

toutes les conditions, celle qui impose le plus l'économie et la prévoyance, c'est assurément la condition d'artisan, encore soumise à tant de vicissitudes.

DU COQ-D'INDE.

Le dindon est certainement un des plus beaux cadeaux que le nouveau monde est fait à l'ancien.

Ceux qui veulent toujours en savoir plus que les autres, on dit que le dindon était connu aux Romains qu'il en fut servi un aux noces de Charlemagne, et qu'ainsi c'est mal à propos qu'on attribue aux Jésuites l'honneur de cette savoureuse importation.

A ce paradoxe, on pourrait n'opposer que deux choses.

1. Le nom de l'oiseau qui atteste son origine, car autrefois, l'Amérique était désignée sous le nom d'Indes occidentales.

2. La figure du coq d'Inde qui est évidemment tout étrangère.

Un savant ne pourrait pas s'y tromper.

Mais, quoique déjà bien persuadé, j'ai fait à ce sujet des recherches assez étendues, dont je fais grâce au lecteur, et qui m'ont donné pour résultat :

1. Que le dindon a paru en Europe vers la fin du dix-septième siècle ;

2. Qu'il a été importé par les Jésuites, qui en élevaient une grande quantité, spécialement dans une ferme qu'ils possédaient aux environs de Bourges ;

3. Que c'est de là qu'ils se sont répandus peu à peu sur la surface de la France ; ce qui fait qu'en beaucoup d'endroits, et dans le langage familier, on disait autrefois, et on dit encore en Jésuites, pour désigner un dindon.

4. Que l'Amérique est le seul endroit où on a trouvé le dindon sauvage et dans l'état de nature (il n'en existe pas en Afrique) ;

5. Que dans les fermes de l'Amérique Septentrionale, où il sont communs, il provient, soit des oeufs qu'on a pris et fait couver, soit des jeunes dindons qu'on a surpris dans les bois et apprivoisés ; ce qui fait qu'ils sont plus près de l'état de nature et conservent davantage leur plumage primitif.

Et vint par ces preuves, je conserve au hons pères une double part de reconnaissance car ils ont aussi importé le quinquina, qui se nomme en Anglais "Jésuits-bark" (écoutez les Jésuites.)

Les mêmes recherches m'ont appris que l'espèce de coq d'Inde, s'acclimata insensiblement en France, avec le temps. Des observateurs éclairés m'ont appris que, vers le milieu du siècle précédent, sur vingt dindons éclos, dix à peine venaient à bien, tandis que maintenant toutes choses égales, sur vingt on en élève quinze. Les pluies d'orage leur sont surtout funestes. Les grosses gouttes de pluie, chassées par le vent, frappent sur la tête tendre et mal abritée, et les font périr.

DES DOMPHILES

Le dindon est le plus gros, et sinon le plus fin, du moins le plus savoureux de nos oiseaux domestiques.

Il jouit encore de l'avantage unique de réunir autour de soit toutes les classes de la société.

Quand les vigneron et les cultivateurs de nos campagnes veulent se régaler dans les longues soirées d'hiver que voit-on rôder au feu brillant de nos cuisines ou la table est mise ? un dindon.

Quand le fabricant utile, quand l'artiste laborieux, ressemble quelques amis pour jouir d'un relâche d'autant plus doux qu'il est plus rare qu'elle est la pièce achetée du dîner qu'il leur offre ? un dindon farci de saucisses ou de marons de Lyon.

Et dans nos cercles les plus éminemment gastronomiques, dans ces réunions choisies où la politesse est forcée de céder le pas aux dissertations sur le goût, qu'attend-on, que dit-on, que voit-on au second service ? une dinde truffée ? Es mes Mémories secrets continue la note que son suc restaurateur plus d'une fois éclairé des faces éminemment diplomatiques.

EXPLOIT DU PROFESSEUR

Pendant mon séjour à Hartford, dans le Connecticut, j'ai eu le bonheur de tuer une dinde sauvage. Cet exploit mérite de passer à la "postérité" ; et je le conterai avec d'autant plus de complaisance, que c'est moi qui en suis le héros.

Un vénérable propriétaire américain (AMERICAN FARMER) m'avait invité à aller chasser chez lui ; il demeurait sur les dernières de l'état (BACK GROUNDS), me promettait des Perdrix, des écureuils gris, des dindes sauvages (WILD COCKS), et me donnait la faculté d'y venir avec un ami ou deux à mon choix.

En conséquence, un beau jour d'octobre 1797, nous nous acheminâmes, M. King et moi, montés sur deux chevaux de louage, avec l'espoir d'arriver vers le soir à la ferme de M. Bulow, située à cinq ou six lieues de Hartford, dans le Connecticut.

M. King était une bête d'une espèce extrême ordinaire ; il aimait passionnément cet exercice ; mais quand il avait une pièce de gibier, il se regardait comme un meurtrier, et faisait, sur le sort du défunt, des rélections morales et des élégies qui ne l'empêchaient pas de recommencer.

Quoique le chemin fut à peine tracé, nous arrivâmes sans accident, et nous fûmes reçus avec cette hospitalité cordiale et silencieuse, qui s'exprime par des actes c'est-à-dire, qu'en peu d'instants, tout fut examiné, caressé et hébergé hommes, chevaux et chiens, suivant les convenances respectives.

A CONTINUER.

ANECDOTES DIVERSES.

Un marguillier de campagne avait un chien qu'il aimait beaucoup, l'animal vint à mourir et le marguillier pour adoucir sa douleur, l'enterra dans le cimetière.

Cette espèce de profanation ayant été connue du Curé de la Paroisse, il fit appeler son subordonné et après une verte reprimande il menaça de le destituer. Le Marguillier Bedeau, qui n'était pas sot et qui avait amassé quelque somme s'en tira de cette manière. Vous ne savez pas, Mr., dit-il au Curé, combien le chien mérite d'être regretté. C'était un chien d'esprit et il l'a prouvé en mourant, car avant de rendre les derniers soupirs, il a fait un testament, par lequel il me charge de vous remettre 50 couronnes, que je vous apporte. On pense bien que le curé refusa le legs, mais il pardonna au Marguillier.

Un jour, étant au spectacle à Paris, un Gascon se prit de querelle avec un bourgeois. Dans la chaleur de la dispute, ce dernier se permit ces espèces d'outrages qui, d'après les lois de ce qu'on appelle honneur, ne peut être lavé que dans le sang. Notre Gascon n'était brave qu'à demi, mais ceux qui l'entouraient lui ayant représenté que sa réputation était perdue sans retour, s'il ne tirait une vengeance éclatante de l'affront qu'il avait reçu, il se détermina, en soupçant à proposer un duel à celui qui avait déshonoré sa face. L'autre accepta sa balance et il fut convenu qu'on se batterait le lendemain matin au bois de Boulogne.

Revenu chez lui, le pauvre Gascon ne put fermer l'oeil la nuit. Il la passa toute entière à raisonner avec lui-même pour tâcher de reveillir dans son âme un reste de bravoure et quand le jour parut, il s'achemina seul et sans attendre ses témoins, vers le lieu fatal du rendez-vous. Qu'aperçoit-il en y arrivant ? deux hommes qui l'avaient devancé dans ce lieu, trop souvent témoin de ces sortes de scènes, et qui, par un malheureux coup fourré s'étaient percés mutuellement. Notre homme se tant assuré qu'ils étaient sans vie, eut l'idée la plus heureuse et la plus originale pour se dispenser du malheureux duel qu'il redoutait si fort. Il mit les cadavres l'un sur l'autre et s'assit au-dessus, il attendit son adversaire. Celui-ci ne tarda pas à arriver avec les témoins et dès que le Gascon l'a percé : "cadé ôis, lui cria-t-il, vous me faites bien attendre, depuis une demi-heure que je suis ici, j'ai déjà expédié deux insolens qui m'avaient offensé, dépêchez-vous, j'ai hâte de retourner à mes affaires ; au ton d'assurance de notre fanfaron, à la vue des deux cadavres gisant devant, l'ardeur du Parisien diminua ; il craignit de partager le sort de ses adversaires et par l'entremise de ses témoins, il fit des propositions d'accommodement qui, comme on le pense bien, furent acceptées par le Gascon en disant : Sandis, c'était bien la peine de me faire venir si loin.

Le célèbre évêque d'Amiens, en Picardie avait coutume de recevoir une nombreuse société, il était homme de bonne famille et souffrait difficilement qu'en sa présence, on manquât aux règles que prescrit la bienséance. Il avait remarqué un jeune homme qui par fatuité, ou par défaut d'éducation, se permettait souvent de se mettre trop à son aise dans son salon et il se promit de lui donner une leçon. Un jour donc que notre jeune fat se tenait près du feu et que tournant le dos à la cheminée, il avait relevé les deux basques de son habit, l'évêque s'approcha de lui et lui dit : Je savais bien M. N. . . que les Picards avaient la tête chaude, mais j'ignorais qu'ils eussent le derrière froid.

NOUVELLES ETRANGERES.

ETATS UNIS.

Washington 16 Decembre 1831.

On dit que le Comité pour les relations étrangères dans la chambre des représentants a reçu du département exécutif une communication confidentielle renfer-

mant une copie de la correspondance entre le Gouvernement des Etats-Unis et la France ; et que de cette communication, le Comité a inféré que le général Jackson n'était pas revêtu des pouvoirs qu'il s'arrogeait. Si cette impression continue il est probable que le Congrès ne sera guère dissous pendant cette session à seconder les vues que le président proclame dans son message et que la question de guerre restera indécise jusqu'à l'ajournement des deux chambres. MONTREAL GAZETTE.

L'IMPARTIAL.

VILLAGE DE LAPRAIRIE.

JEUDI SOIR, 1er JANVIER, 1835.

ADRESSE

AUX DAMES CANADIENNES, POUR LA NOUVELLE ANNEE.

Vous qui réunissez aux charmes extérieurs
Les dons plus précieux qui captivent les cœurs,
Vous qui savez unir à la raison Anglaise
L'aimable enjouement de la gaité Française,
Daignez vous souvenir, qu'à l'abri de ce jour,
Chacun paye à vos pieds, un doux tribut d'amour,
Qu'il nous soit donc permis, en faveur de l'usage
De vous offrir aussi notre modeste hommage !
Vous que le ciel chargea du bonheur des humains,
Vous le plus bel ouvrage échappé de ses mains,
Puisse le nouvel An que nous voyons s'ouvrir
N'offrir à la beauté que bonheur et plaisir.

L'année qui vient de s'écouler n'a été témoin d'aucun événement bien remarquable, en effet, à l'exception de la défaite de Don Miguel de la régence de la Reine-mère, aucun changement important n'a eu lieu dans le gouvernement des états des deux mondes. En sera-t-il ainsi pour l'année que nous commençons ? Cet état de paix forcée, depuis tant d'années, tient l'Europe dans un repos factice, subsistera-t-il encore longtemps ? On peut sans être prophète pronostiquer le contraire. Les liens de cette toile d'araignée formée par les Rois et par l'adresse de leurs Ministres, paraissent prêts à se rompre. Malgré les assurances réciproques d'amitié et de bonne intelligence, les puissances sont toujours en armes, prêtes à fondre l'une sur l'autre au premier signal et ce signe évident de défiance mutuelle prouve clairement que ce n'est qu'à l'adresse extraordinaire de certains hommes, et peut-être aussi à la crainte que certaines puissances ont de dégrader leurs états que le monde doit la paix profonde dont il a joui depuis si long-temps. Mais cette tranquillité extraordinaire et presque sans exemple de ce phénomène politique est à sa fin, malgré tous les efforts, malgré peut-être toute son adresse. Louis-Philippe est débordé par les événements, par l'opinion publique, par la force des choses. Depuis la révolution de Juillet, le peuple Français (au moins une grande partie du peuple Français) veut la guerre. Il la voulait contre les Autrichiens, pour secourir les Italiens ; il la voulait contre les Russes, pour soutenir les Polonois ; il la voulait contre Don Miguel, contre Don Carlos &c. qui sait maintenant s'il ne la voudra pas contre les Etats-Unis, dont le Président n'a pas craint, disons mieux n'a pas voulu prononcer des paroles presque insultantes contre un peuple à qui il doit sa liberté, son indépendance et par conséquent son élévation.

Le fameux musicien Rossini est du très-petit nombre d'individus qui ne peuvent célébrer que tous les quatre ans le jour de leur naissance. Ce Virtuose s'en le 29 de février.